



LES DEUX MERES.

(Suite.)

XXIV.

« Dieu vous avait donné un enfant, madame : cet enfant je vous l'ai pris, et j'ai refusé de vous le rendre, quand après de longues années vous êtes venue me le redemander ; je vous ai revue encore, et, voyant combien ma tendresse pour votre fille était grande, vous m'avez proposé d'être toutes les deux sa mère ; mais cela ne pouvait pas être et cela n'a point été ; un enfant n'a qu'une mère, c'est la femme qui l'a porté pendant neuf mois dans son sein, qui a tressailli de joie en le sentant remuer dans ses entrailles, qui a souri d'ivresse en songeant que le ciel allait la rendre mère, et qui, après d'horribles souffrances endurées avec courage, a pris dans ses bras affaiblis et pressé contre son cœur la créature à laquelle elle venait de donner le jour ; cette femme-là, c'est sa seule mère, et si plus tard des événements l'obligent à se séparer de son enfant, elle n'en reste pas moins sa mère ; et si une autre femme arrive et la remplace dans l'amour que son enfant lui devait, cette femme n'est que le gardien d'un précieux trésor, et elle doit se tenir prête à le restituer au premier appel ; j'ai été cette femme, et ce trésor précieux, je vous le restitue. J'en ai joui pendant quinze ans comme s'il m'eût appartenu ; pendant quinze ans il m'a initiée à toutes les ivresses de ce monde. Dieu m'avait refusé un enfant, et vous, madame, vous m'avez rendu mère pendant quinze ans, merci à vous d'avoir fait ce que Dieu m'avait refusé ! Les seuls instants heureux de ma vie, je vous les dois ; j'ai éprouvé toutes les félicités de la maternité sans en ressentir les douleurs ! merci à vous, madame. J'ai bien aimé votre enfant, pendant

quinze ans que s'est prolongé mon rêve de mère, j'ai épuisé toutes les délices de ce monde ; merci à vous de m'avoir envoyé ce rêve, madame !—Maintenant il est détruit pour moi, mais vous le continuerez, n'est-ce pas, auprès d'Alice ? Chère enfant, il entrait dans sa destinée de faire le bonheur de deux femmes : j'ai été heureuse, c'est à votre tour maintenant à l'être ; mon rôle est fini, le vôtre commence ! Vous m'avez laissé votre fille enfant, je vous la rends femme ; nous nous sommes partagé à nous deux sa vie : j'en ai pris la première moitié, prenez-en la seconde ; je l'ai veillée dans son enfance toute jeune, vous veillerez près de ses enfants ! je l'embrassais et lui souriais pour l'endormir ; vous embrasserez et vous sourirez à ses enfants, afin de les endormir ! Quand venait le matin, j'accourais près d'elle, je lui tendais les bras en la nommant ma fille, et elle m'appelait sa mère ; vous, quand le matin viendra, vous accourrez près de ses enfants, vous leur tendrez les bras en les nommant vos enfants, et ils vous appelleront leur mère ; plus tard, je l'ai vue grandir protégée par ma tendresse, et j'en ai fait un ange de douceur, et en la regardant je me complaisais dans mon ouvrage et j'en étais fière ; vous verrez grandir plus tard ses enfants, vous les éleverez comme je l'ai élevée, et en les regardant, vous vous complairez aussi dans votre ouvrage, et vous en serez fière : le partage de bonheur est presque égale entre nous. Madame, soyez heureuse comme je l'ai été, c'est le vœu que je forme, c'est la prière que j'adresse au ciel pour vous ; seulement, vous serez plus de temps heureuse que moi, personne ne viendra vous arracher à votre bonheur ; quand il partira, c'est que vous serez prête à mourir, tandis que

J. E. MARTELLE DUT GENE